

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 2 SEPTEMBRE 1899

SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par F. Picard.—A bâtons rompus, par G.-P. Labat.—Première vision de la mer, par Pierre Loti.—Chronique théâtrale.—Les sorciers africains.—Jeanne et Bob, par Anatole France.—Poésie : Petits poèmes à dire, par J. Rameau.—Un soir d'orage, par Laurette de Valmont.—Jean, Louis de Robert.—M. le Dr Ed Morin.—Mondanités.—Les impresari de l'Opéra Français.—M. L'échevin Arthur Gagnon.—La rose, le jasmin et le chêne.—Notes d'histoires naturelles.—A la source même.—Notes et souvenirs, par Louis Dépret.—Primes du mois de juillet.—Gravure-devinette.—Jeux et amusements.—Conseils pratiques.—Le jeu de dames.—Bibliographie.—Renseignements divers.

GRAVURES.—Le procès Dreyfus : L'accusé pendant l'interrogatoire ; Mme et M. Labori, défenseur de Dreyfus ; M. Casimir Perier, se rendant au procès ; Le lieutenant-colonel Picquart.—Portraits des artistes du Grand Opéra Français à Montréal pour la saison 1899.—A quand la noce ?—Une bonne pipe.—Portraits : M. A. Gagnon ; M. le Dr Ed Morin.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

FEUILLETON CANADIEN

Un de nos collaborateurs, avantageusement connu déjà du public lecteur et amateur du beau, M. Régis Roy, d'Ottawa, nous a confié un superbe épisode historique canadien, que nous allons publier.

Le titre seul de l'ouvrage est une attraction, et est plein de promesses : c'est

Le Chevalier Henri de Tonzi

MAIN-DE-FER

(Chronique de la découverte des bouches du Mississipi)

Nous osons croire que ce beau roman sera goûté de nos lecteurs qui, par leur empressement à le lire, encourageront un des leurs. D'autre part, nos abonnés des Etats-Unis feront de la propagande en faveur de ce feuilleton, puisque l'action se passe chez eux.

Nous commencerons cette intéressante publication le 16 SEPTEMBRE.



Les événements se précipitent en France, s'il faut en croire les dépêches. Pauvre France ! N'est-ce pas que ce que disait le célèbre Père Coubé, jésuite, et dont nous avons donné un extrait dans notre numéro 757, du 5 août dernier, était la vérité, l'épouvantable vérité ?

"Attila n'est plus à nos portes, mais il est dans nos murs, disait l'éminent fils de saint Ignace. Il s'appelle l'anarchie, et ses hordes, plus sauvages que les Huns, méditent d'arroser avec le sang des prêtres les ruines fumantes de la société."

Dimanche, le 20 août 1899, à Paris, l'anarchie et ses hordes, plus sauvages que les Huns, ont brisé les vitraux de l'église de Saint-Ambroise ; se jetant ensuite sur l'église Saint-Joseph, ils saccagèrent le temple du Seigneur.

Comme toujours forts contre ce qui ne peut ou ne veut pas se défendre ; héroïques enfonceurs de portes ouvertes, les lâches crapules cosmopolites formant la lie de la plus sale populace de la Ville Lumière, du cerveau du monde, du cœur et du ventre de la France, ces ignobles voyous n'eussent pas demandé mieux que d'arroser avec le sang des prêtres les ruines fumantes de ce qui, seul, est la sauvegarde de la société : l'église, parce que l'église est la religion.

Un immense dégoût envahit l'âme quand on voit cette aveugle fureur de la populace contre l'image vénérée du Christ en croix, contre les statues de l'auguste Mère de tous ceux qui souffrent. Il faut, pour se livrer à de tels excès, non seulement une rage satanique, mais par-dessus tout une lâcheté que nulle expression ne saurait rendre.

Environ vingt mille braillards, ivrognes, repris de justice, bandits de tout acabit, prirent part à ce haut fait du sac de l'église Saint-Joseph, dont toute la défense consistait en... un vieux sacristain !...

Vingt mille contre un !...

On rougit d'appartenir à la race humaine devant ces saletés écœurantes. Ont-ils attaqué des hommes, ces lâches ?—oh ! non : soyez tranquilles. Ils ménagent leur ignoble carcasse. Deux escouades de police, une compagnie de garde républicaine, c'est plus qu'il n'en faut pour disperser ces brutes.

La cause de tout cela ?

Evidemment, les passions malsaines surexcitées par des journalistes impies, sauvegardant, eux aussi, leur précieuse peau dans les moments de danger ! Tous les mêmes !... Et ceux qui osent, ici même, à Montréal, menacer notre clergé, nos ordres religieux : ceux qui ne craignent pas de dire : " Nous aussi, nous aurons notre tour ! " soyez certains qu'ils feront, au jour des fureurs populaires s'ils arrivent à les déchaîner, exactement ce que font ces cosmopolites de Paris. La vraie cause, la seule cause des crimes abominables de Paris en révolution, c'est le mépris de la religion par les dirigeants : écrivains, journalistes impies, conseil municipal, Chambre, Sénat, gouvernement—surtout le ministère inepte actuel.

Croiriez-vous qu'on voulait nous imposer un article célébrant la "vigueur," l'"autorité" du muscadin le plus honni de l'armée française, (car, hélas ! la meilleure classe compte des êtres dévoyés), celui qu'ils ont eu l'imbécillité là-bas de nommer ministre de la guerre, le sire de Gallifet, marquis traînant sa couronne dans des endroits que l'on ne peut nommer ; sous prétexte que cette autorité, cette vigueur, il les a montrées en frappant les gloires les plus pures de cette armée si noble, si héroïque, et malgré tout si chrétienne. Mais s'il a frappé ceux que vénèrent la France et son armée, c'est uniquement par jalousie,—ce sentiment bas malheureusement trop connu ici, et dont le regretté M. de Montigny m'a dit plusieurs fois : " Vous ne savez

pas à quel point ce vice est poussé ici ! "—c'est aussi, et cela est affirmé en haut lieu, par vengeance.

Sous prétexte aussi d'exalter le dévouement de l'épouse de Dreyfus.

Je pose en fait que s'il y a cent mille mères de famille dans la province de Québec, il y en a quatre-vingt-dix mille neuf cent quatre-vingt-dix capables de ce dévouement, de véritable héroïsme même : mais elles sont catholiques, et cela suffit pour qu'elles ne comptent pas.

Ce n'est pas ainsi que l'on doit s'y prendre pour célébrer des vertus après tout fort naturelles et fort simples.

"La nation qui était la perle et le joyau du monde en est devenu la risée, et elle a entendu des étrangers passer devant ses ruines, branlant la tête et disant : "La voi' à donc, la nation jadis si parfaite et si belle ?"

Outre la cause que nous venons de signaler, il y a le prétexte : l'AFFAIRE.

L'Affaire !... Que de flots d'encre, que de sang, que de boue, pour cette affaire Dreyfus !

Il y a cinq ans environ, quelques marins étaient arrêtés pour piraterie sur les côtes de France, jugés, condamnés à une peine extrêmement sévère.

Les preuves de leur innocence ne tardèrent pas à se produire ; des députés, des sénateurs usèrent de leur influence auprès du ministère de France, demandant la mise en liberté des quatre ou cinq marins. Quelques journaux de Paris élevèrent timidement la voix... ce fut tout. Malgré les preuves certaines de l'innocence des marins, ces derniers restaient en prison. Furent-ils enfin relâchés ?—Nous ne savons, n'ayant plus entendu parler de cette affaire depuis lors.

Quatre ou cinq innocents condamnés injustement, cela valait, certes, un condamné... justement, d'après le procès qui se déroule actuellement à Rennes.

Pourquoi, pour ces innocents, n'a-t-on pas remué ciel et terre comme pour Dreyfus ? Voyons : sera-t-il répondu franchement à cette question ? Est-ce parce qu'ils étaient catholiques ? Est-ce parce que, comme Dreyfus est d'un petit clan, ils étaient d'un petit pays ?

Jamais, en ces colonnes, nous n'avons demandé de tomber sur les Juifs inoffensifs : nous avons dit et ré-pété que seuls, les Papes et les monarques vraiment catholiques les ont protégés, ont pris leur défense. Nous avons dit qu'il faut se défier d'eux : c'est notre droit, c'est même notre devoir. Nous avons dit que tout Juif est capable de trahir : c'est, malheureusement, un principe chez eux que tout est bon contre les gentils. Nous avons eu raison tout récemment encore : l'affaire de la Banque Ville-Marie n'est pas si éloignée pour que chacun ne s'en souvienne.

De tout ce qui a été écrit jusqu'ici à propos de l'affaire Dreyfus, il se dégage un fait devenant chaque jour plus évident : c'est que ce prétexte a servi à une ardente levée de boucliers de la Franc-Maçonnerie unie à la Juiverie contre l'Eglise catholique. N'est-on pas allé jusqu'à accuser les catholiques de la tentative d'assassinat commise contre Mre Labori, l'un des défenseurs de Dreyfus ?

Cette tentative ne rappelle-t-elle pas celles qui se produisaient en certains temps... opportuns contre Napoléon III ?...

Il est une constatation douloureuse à faire depuis que la révision du procès a lieu à Rennes : c'est que certains journaux ne donnent, de l'ensemble des audiences ou des dispositions du public assistant à ces audiences, que des appréciations fantaisistes et absolument partiales : le courant général en France, la majorité des journaux n'est cependant pas du tout dans ce ton. Pourquoi les journaux du continent américain ne donnent-ils pas du moins les deux versions ?

Pourquoi ?...

* * *

Nous disions tout à l'heure que, seuls, les Papes et les monarques catholiques ont protégé les Juifs.

Comment en ont-ils été récompensés ?

Faut-il rappeler ces infâmes de Rome qui, en 1867, signaient des deux mains une adresse au doux pontife Pie IX, dans laquelle adresse ils comparaient le saint